



Eva Kuper

Un phare dans la nuit



TABLE DES MATIÈRES

CONSIGNES DE L'ACTIVITÉ	2
Durée.....	2
Âges recommandés.....	2
Objectifs d'apprentissage	2
Matériel requis.....	2
LECTURE PRÉPARATOIRE	3
CHRONOLOGIE	4
CARTE	5
UN PHARE DANS LA NUIT DE EVA KUPER	6
ACTIVITÉ	18
Activité 1 : Parcours découverte sur la biographie de l'autrice.....	18
Activité 2 : Analyse de sources primaires.....	20
Activité 3 : Fiche d'activité sur les sauveurs	24
Activité 4 : Questions à discuter en équipe	26
Activité 5 : Carnet de bord.....	27

CONSIGNES DE L'ACTIVITÉ



DURÉE

1–2 période(s) de cours (90 à 120 minutes)



ÂGES RECOMMANDÉS

14+



OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE

Dans cette activité, les élèves s'instruiront sur l'Holocauste en analysant le témoignage d'une survivante ainsi que des sources historiques primaires. En réalisant ces exercices, ils seront amenés à réfléchir à certains thèmes clés, dont la survie dans le ghetto de Varsovie, la déportation, la fuite, le rôle des sauveurs et la vie dans la clandestinité. Cette activité permettra également aux élèves de développer leur esprit de synthèse et leurs compétences de communication orale.



MATÉRIEL REQUIS

Pour réaliser cette activité, les élèves n'auront besoin que du présent cahier, qui pourra être consulté sur un ordinateur ou imprimé.

LECTURE PRÉPARATOIRE



À LA
RENCONTRE DE
EVA

Eva, âgée de 7 ans, après la guerre. Bielsko (Pologne), 1947.
Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper

BIOGRAPHIE :

Née le 13 février 1940 dans la banlieue de Varsovie (Pologne), Eva Kuper est la fille de Abram, un ingénieur chimiste, et de Fela, une employée de banque. Avant son premier anniversaire, Eva et ses parents ont été contraints de s'installer dans le ghetto de Varsovie, où ils ont vécu pendant près de deux ans. À partir de l'été 1942, de nombreux Juifs du ghetto, dont la mère de Eva, ont été raflés et déportés au camp de mise à mort de Treblinka. Dès lors, craignant pour sa vie et celle de sa fille, le père de Eva s'est mis en quête d'un moyen de s'évader du ghetto, qu'ils ont finalement fui par les égouts. Dans l'espoir d'augmenter leurs chances de survie, Abram, aidé par un ami, a confié sa fillette aux soins d'inconnus bienveillants. Durant plusieurs années, elle a été cachée dans une ferme rattachée à un couvent de religieuses catholiques. Après la guerre, Eva a retrouvé certains membres de sa famille et, en 1949, elle a immigré avec son père et la nouvelle épouse de ce dernier à Montréal (Canada), où la fillette s'est rapidement sentie chez elle. Bien que ses proches n'aient jamais évoqué l'Holocauste, Eva a été profondément marquée par leurs expériences pendant la guerre. Elle a commencé à témoigner dans les années 1990 et, aujourd'hui encore, elle continue de partager son expérience avec les élèves québécois. Eva est retournée en Pologne en 2005 pour visiter le pays; elle y a retrouvé par hasard sœur Klara, une des religieuses qui avait veillé à sa survie.

Eva Kuper a survécu à l'Holocauste. Après la guerre, elle a immigré au Canada en 1949 et s'est établie au Québec. Vous allez découvrir son histoire à la lecture de ses mémoires, *Un phare dans la nuit*.

Les informations ci-dessous vous permettront de mieux comprendre les expériences vécues par Eva.

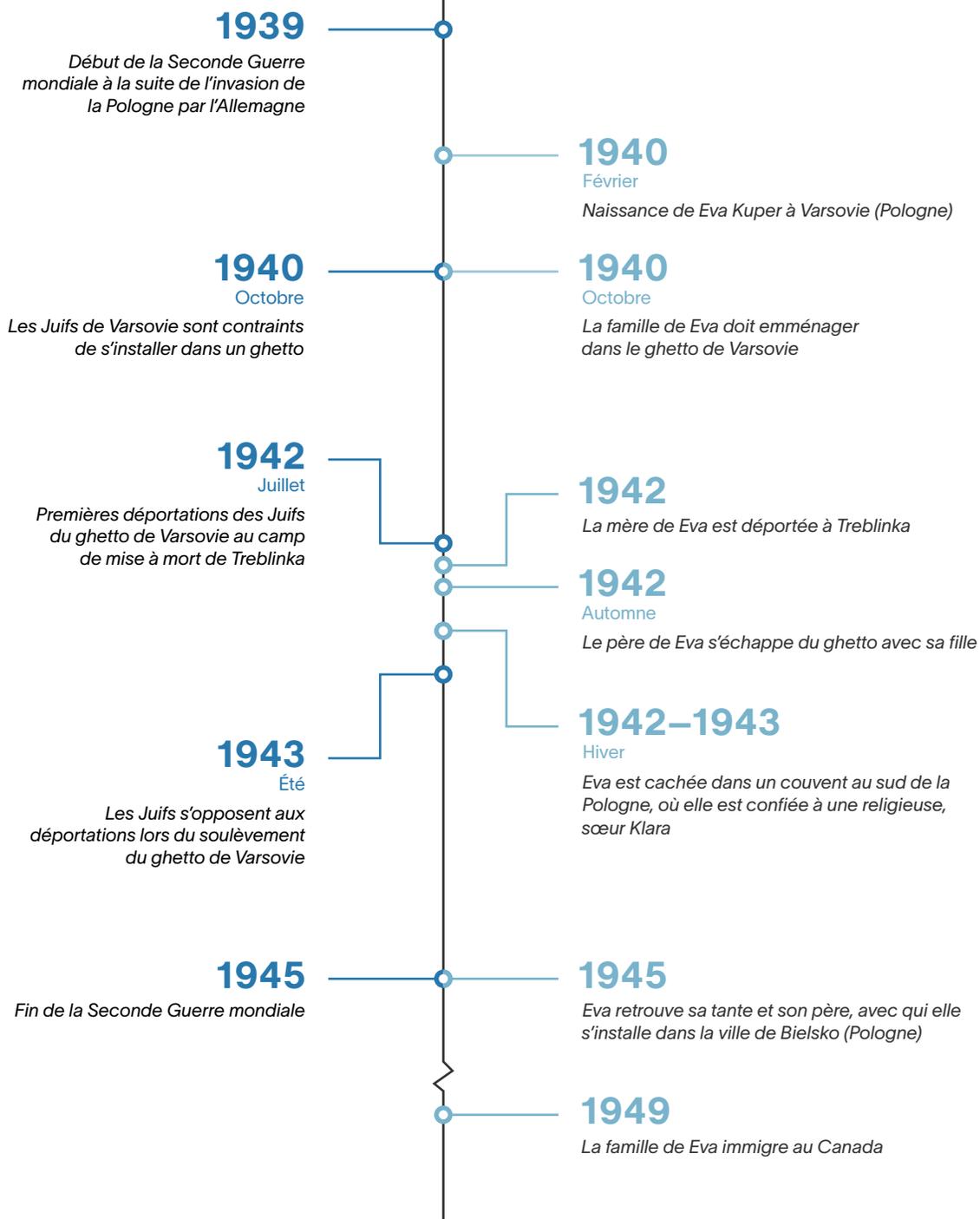
CONTEXTE HISTORIQUE :

La Pologne est un pays d'Europe centrale, situé entre l'Allemagne et la Russie, où vivait une vaste communauté juive. Bien que les Juifs de Pologne aient été victimes de discrimination, notamment des restrictions d'accès à certains emplois et établissements scolaires, beaucoup faisaient partie intégrante de la culture et de la société polonaises. En septembre 1939, l'invasion et l'occupation de la Pologne par l'Allemagne ont marqué le début de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands ont immédiatement commencé à persécuter les Juifs, notamment en les rassemblant de force dans des ghettos, des quartiers résidentiels clôturés de murs ou de grilles, et placés sous la surveillance de l'occupant. Varsovie étant la capitale de la Pologne d'avant-guerre, son ghetto (établi en octobre 1940) était le plus important de toute l'Europe sous occupation nazie. En juillet 1942, les Juifs de Varsovie ont commencé à être déportés dans les camps de concentration et de mise à mort établis en Pologne, dont celui de Treblinka. En avril 1943, lorsque les nazis ont entrepris de supprimer le reste de la population du ghetto, environ 750 combattants ont organisé un soulèvement armé alors que les autres habitants étaient cachés dans des abris. Le soulèvement a été écrasé après un mois de combats. Certains Juifs de Pologne ont tenté de se cacher chez des proches ou ont eu recours à de fausses identités, dans l'espoir de passer inaperçus jusqu'à la fin de la guerre. De nombreux enfants ont survécu en clandestinité chez des non-Juifs ou, très souvent, dans des couvents et d'autres établissements religieux. Varsovie a été libérée au début de l'année 1945. Environ trois millions de Juifs polonais ont été tués durant l'Holocauste, dont la mère de Eva.

CHRONOLOGIE

LE CONTEXTE HISTORIQUE

L'HISTOIRE DE EVA



CARTE

POLOGNE OCCUPÉE, 1939–1945



Légende

- | | | | |
|--|---|---|--|
|  Frontières en 1938 |  Annexé / occupé par l'Allemagne en 1939 |  Occupé par l'Union soviétique en 1939 |  Occupé par l'Allemagne en 1941 |
|--|---|---|--|

UN PHARE DANS LA NUIT

À ma mère, Fela Kupferblum, qui a été assassinée à Treblinka; à mon père, Anthony (Abram) Kuper, qui contre vents et marées, a réussi à s'échapper avec moi du ghetto de Varsovie; et à mes deux bienfaitrices, Hanka Rembowska et sœur Klara Jaroszyńska, deux femmes d'une bonté et d'un courage inouïs.

Mes parents, Fela et Abram, sont tous deux nés à Sandomierz, à quelque 200 kilomètres au sud-est de Varsovie. Dans cette jolie ville de Pologne, où les Juifs représentaient 40 % de la population totale, ma nombreuse famille faisait partie intégrante du tissu social. Très engagé au sein de la communauté juive, mon grand-père paternel, Solomon, possédait un magasin de chaussures au rez-de-chaussée d'un immeuble qu'il habitait avec sa famille. Mon grand-père maternel, David, était pour sa part, propriétaire d'un moulin en partenariat avec son frère. Mes parents, qui étaient des cousins éloignés, ont été élevés ensemble, mais la famille de ma mère était plus à l'aise financièrement que celle de mon

père. Ce dernier avait trois frères – Stanisław (Stach, ou Stasiek), Leon et Moniek – et deux sœurs – Mina et Zosia (Sophie). Ma mère avait une sœur, Gucia (Gertrude), et deux frères, Hilek (Henry) et Leon. Les parents de mon père ont fait leur possible pour donner une éducation à leurs enfants, mais mon père, étant l'aîné, a été le seul à fréquenter l'université. En tant que Juif, il n'a pu être admis dans un établissement universitaire polonais pour étudier en génie chimique et c'est donc en Belgique qu'il a obtenu ses diplômes. Ma mère a reçu une formation d'enseignante mais n'a pas pu exercer sa profession, toujours en raison de ses origines juives; elle a donc travaillé dans une banque.

En 1936, quand mon père est rentré de Belgique, mes parents se sont mariés et se sont installés à Varsovie, où mon père, désormais ingénieur chimiste, a lancé une petite entreprise spécialisée dans la préparation de teintures pour fourrures. Il aimait jouer à la loterie, et un jour, il a gagné une grosse somme. Cet argent a permis à mes parents de fonder une famille, et je suis née en 1940. Ils ont alors emménagé dans un bel appartement à Bielany, en banlieue de Varsovie, où les nombreux espaces verts et le grand air étaient censés être bénéfiques pour leur bébé. Ils ont acheté des meubles neufs et se sont établis dans leur nouvelle communauté. Comme mon père se rendait souvent à la petite épicerie du quartier pour ses courses, il a fini par se lier d'amitié avec les propriétaires, la famille

Rondio, des Allemands de souche. M. Rondio était policier, tandis que sa femme gérait le commerce. En arrivant à l'épicerie un jour, mon père a eu la surprise de voir des hommes en train de saisir toute la marchandise des étagères. Quand il a demandé à Mme Rondio ce qui se passait, elle lui a répondu en pleurant qu'on lui prenait son stock parce qu'elle n'avait pu payer quelque dette. Mon père a aussitôt offert de lui avancer la somme nécessaire. Sa générosité est venue sceller une amitié qui s'avérerait bientôt salubre.

Malheureusement, la vie a commencé à se compliquer avec l'approche de la Seconde Guerre mondiale. Le conflit a éclaté en septembre 1939, quand l'Allemagne a envahi la Pologne. L'année suivante, les nazis ont entrepris d'entasser les Juifs dans un quartier confiné de Varsovie : le ghetto. Au début, il y a eu deux ghettos – le « petit », où les gens vivaient, et le « grand », où, en plus de logements, se trouvaient les commerces et les entreprises. Les résidents polonais et non-juifs qui habitaient ce secteur ont été forcés de s'installer ailleurs, et le ghetto a bientôt été clôturé par un mur haut de trois mètres et surmonté de barbelés.

Quand nous avons emménagé au ghetto, mes parents ont confié leurs nouveaux meubles aux Rondio, car ils ne voulaient rien emporter dans cet endroit sordide ; ils croyaient encore que la situation ne serait que provisoire et qu'ils reprendraient bientôt le cours de leur vie. Compte tenu de l'entassement invraisemblable de la population à l'intérieur de l'enceinte, nous avons eu de la chance de trouver une pièce entière pour notre petite famille, qui comptait désormais cinq personnes : nous trois, ainsi que la cousine de ma mère et l'une de ses deux filles. L'autre, Regina, était la meilleure amie de ma mère et travaillait comme gardienne à la prison du ghetto. Nous disposions d'un téléphone situé à la cave de notre immeuble, mais nous ne pouvions que passer des appels, non en recevoir. Mon père s'était entendu avec Regina : si une urgence survenait, il l'appellerait immédiatement à la prison.

Maintes sources attestent des conditions de vie épouvantables qui régnaient au ghetto. De nombreuses maladies se propageaient en raison de la surpopulation, du manque de nourriture, d'eau potable et de conditions sanitaires décentes – circonstances qui rendaient la vie extrêmement difficile. Les habitants n'ont pas tardé à mourir par milliers. Parallèlement, cependant, grâce à leurs activités de contrebande ou aux pots-de-vin versés aux gardes, certains individus continuaient de jouir d'un niveau de vie égal



La mère de Eva, Fela (à droite), en compagnie de sa cousine Regina Bankier. Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper



nazis Membres du Parti national-socialiste des travailleurs allemands ou parti nazi, formation politique d'extrême droite créée en 1920. Sous l'autorité de Adolf Hitler, le parti nazi a dirigé l'Allemagne de 1933 à 1945.

ghetto Quartier délimité réservé aux Juifs. À partir de 1939, les nazis ont contraint les Juifs à se regrouper dans certaines villes d'Europe de l'Est, où ils étaient entassés dans des quartiers pauvres, insalubres et surpeuplés. Les ghettos étaient souvent clôturés de murs ou de grilles, et leur accès faisait l'objet de contrôles stricts. Le ghetto le plus important était situé à Varsovie, où quelque 400 000 Juifs ont été contraints de vivre à partir d'octobre 1940. Plus de 83 000 personnes y sont mortes de faim et de maladies causées par les conditions de vie déplorables. Des déportations de masse au camp de mise à mort de Treblinka ont été organisées depuis le ghetto entre juillet et septembre 1942. À la suite du soulèvement organisé par les résistants juifs en avril 1943, le ghetto a été liquidé et ses habitants assassinés ou déportés.

sinon supérieur à celui qu'ils avaient connu avant la guerre. Mon père se rappelait avoir entrevu un soir par la fenêtre d'un restaurant, une salle au décor somptueux d'où s'échappait de la musique et où étaient servis des mets fins accompagnés de vin et de champagne. Comment un tel endroit pouvait-il exister au vu et au su des masses qui vivaient dans une misère noire ?

Grâce à sa formation de chimiste, mon père travaillait dans l'une des usines allemandes du grand ghetto. Comme il occupait un poste clé, il jouissait de certains privilèges, mais nous avions très peu malgré tout. Il racontait qu'au début, les cadavres étaient déposés dans la rue tous les matins pour que les employés du service funéraire juif viennent les emporter dans leurs charrettes. Même à cette époque, la communauté était relativement organisée, en dépit du fait que les nazis forçaient les dirigeants juifs à effectuer leurs sales besognes. Certains se sont pliés à leurs exigences pour sauver leur peau, du moins provisoirement ; d'autres ont refusé de jouer le jeu. Le nombre de cadavres a augmenté considérablement. Le matin, ils jonchaient les rues, aggravant le risque de contamination au sein

d'une population déjà terriblement éprouvée. On a fini par creuser d'immenses fosses communes dans le but d'enrayer autant que faire se peut la propagation des maladies.

Mon père a continué à travailler et, disposant de certains moyens, il rapportait du grand ghetto autant de nourriture qu'il le pouvait, qu'il distribuait ensuite à nos voisins du petit ghetto, aidant le plus de gens possible. Bien des années après, il évoquait encore le souvenir de moi toute petite, assise sur le grand rebord de la fenêtre ouverte en train de donner de la nourriture à des enfants affamés aux ventres boursoufflés et aux membres décharnés.

Les nazis tiraient sur les habitants au moindre prétexte. En 1942, à quelques semaines d'intervalles d'abord, puis tous les deux ou trois jours ensuite, ils ont ordonné aux « autorités juives » de rafler une ou deux centaines de personnes, parfois davantage, en vue de les déporter, ou plutôt de les « réinstaller », comme ils disaient. N'étant pas en mesure de refuser, les autorités juives devaient remplir leurs quotas, faute de quoi elles risquaient elles aussi de grossir les rangs



La famille Kupferblum et des cousins à Sandomierz (Pologne), avant la guerre. Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper

des « réinstallés ». Un matin, tous les hommes de notre secteur ont reçu l'ordre de se présenter dans la cour de l'**usine Többens**. Mon père a dû obtempérer. Les hommes ont été forcés de demeurer sur place pendant des heures, sans aucune explication. Ce n'est qu'une fois libéré et de retour à notre immeuble que mon père s'est rendu compte que le secteur où nous vivions avait été entièrement vidé des femmes et des enfants. Tout le monde avait disparu ! Mon père s'est alors précipité à la cave pour téléphoner à Regina, puis il a couru jusqu'à l'**Umschlagplatz**, la « place d'embarquement » où les futurs déportés étaient conduits par centaines afin d'être chargés dans des wagons à bestiaux. Il a tenté désespérément de nous retrouver, mais les gardes l'ont empêché de s'approcher des groupes de raflés. Pour mon père, si notre famille devait être « réinstallée », il allait être réinstallé avec elle. Comme il continuait à se démener pour nous retrouver, un nazi

a fini par le menacer de coups s'il ne déguerpissait pas. Entre-temps, Regina s'était elle-même précipitée vers l'**Umschlagplatz** et, chose incroyable, elle est arrivée au moment même où ma mère et moi montions dans un wagon. Si elle n'était pas apparue à cet instant précis, si elle était arrivée un peu plus tôt ou un peu plus tard, elle ne nous aurait pas vues. Elle s'est aussitôt mise à crier que j'étais son enfant. Que ce soit parce que Regina portait un uniforme ou peut-être parce que l'on avait encore besoin d'elle à la prison, on a permis à ma mère de me faire passer de mains en mains jusqu'à la porte du wagon, où quelqu'un m'a lancée dans les bras de Regina. Un véritable miracle ! Mon père a retrouvé Regina assise dans sa chambre, en pleurs, me tenant sur ses genoux. Malheureusement, Regina a fini par connaître le même sort que ma mère : elle a été déportée avec d'autres dès que les nazis ont jugé que ses services n'étaient plus nécessaires.

Aujourd'hui encore, je demeure hantée par cet instant où ma mère a pris la décision héroïque de me sauver. Devant la menace d'un danger ou d'une catastrophe, les mères ont naturellement tendance à serrer leurs enfants contre elles. Comme cette décision a dû lui coûter ! Quelle perspicacité de sa part d'avoir compris l'horreur qui attendait les passagers du train, car beaucoup croyaient encore à l'histoire de la « réinstallation » que racontaient les Allemands. Quel déchirement a-t-elle dû ressentir lorsqu'elle m'a laissée partir, estimant qu'une minuscule chance de survie valait mieux que le sort qu'elle entrevoyait pour les prisonniers du convoi !

À partir de cet instant, mon père n'a eu de cesse de préparer notre évasion du ghetto. Malheureusement, c'est à ce moment que j'ai commencé à souffrir de dysenterie, une maladie très grave pour un jeune enfant. Jour après jour, il constatait impuissant l'aggravation de mon état. Il passait ses journées à laver les trois couches que j'avais et que je portais mouillées faute



La mère d'Eva, à l'âge de 27 ans. Sandomierz (Pologne).
Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper



usine Többens Entreprise textile établie en 1941 par Walter Többens et Fritz Emil Schultz, qui avait deux ateliers dans le ghetto, et a employé jusqu'à 15 000 travailleurs forcés. Ces ateliers faisaient partie d'un réseau plus vaste d'usines que possédait l'entreprise.

Umschlagplatz [allemand : lieu de transbordement] Fait référence aux zones où les nazis regroupaient les Juifs avant de les déporter dans les camps de mise à mort. Le terme est le plus souvent utilisé dans le contexte du ghetto de Varsovie.



Eva, bébé, et ses parents, Fela et Abram (Anthony). Varsovie (Pologne), 1940.
Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper



L'adjectif « **aryenne** », issu du nom « Aryen », est ici utilisé comme un synonyme de non juive. Le terme « Aryen » était généralement employé par les nazis pour désigner les personnes de « sang germanique pur ».

de temps pour les sécher. Déshydratée, j'ai fini par sombrer dans un état de semi-inconscience. C'est alors qu'un ami de mon père, le docteur Kalinowski, est venu me voir et a donné un conseil. Sans un certain soluté physiologique, a-t-il expliqué à mon père, je mourrais en l'espace de quelques heures. En désespoir de cause, mon père est allé trouver le directeur de l'usine Többens où il travaillait pour le supplier de lui procurer ce remède. Le directeur, un non-Juif autorisé à sortir du ghetto, a accepté, et quelques heures plus tard, j'ai commencé à reprendre des forces. Sauvée à nouveau ! Nous avons dû attendre que je récupère un peu, mais il était grand temps de fuir.

Dès qu'une rafle débutait, les gens paniqués se dispersaient en tous sens à la recherche d'une cachette. Un jour, au terme d'une folle course, mon père, qui me tenait dans ses bras, s'est retrouvé avec une douzaine d'autres personnes dans la cave remplie d'eau d'un bâtiment d'usine. Des arrestations se déroulaient à l'étage supérieur. Les gens cachés avec mon père l'ont averti que s'ils parvenaient tous à passer la nuit, il ne pourrait plus trouver refuge avec eux, car les pleurs d'un bébé risquaient de mettre leurs vies en péril. Bien conscient du danger, mon père gardait toujours deux capsules de cyanure dans sa poche : il comptait nous tuer tous deux plutôt que de laisser les nazis nous capturer vivants.

Il fallait quitter le ghetto au plus vite, avant qu'une autre rafle ne se produise. Mon père estimait que les égouts constituaient notre seule chance. Comme sa sœur Sophie vivait avec de faux papiers dans la partie dite « **aryenne** » de la ville, il s'est entendu avec elle pour que quelqu'un vienne nous récupérer à la sortie de l'égout, hors de l'enceinte. Mon père m'a raconté que notre périple dans les égouts avait été d'une horreur inimaginable : deux heures et demie passées au milieu d'ordures et de rats gros comme des chats.

Quand nous en sommes sortis – présentant un spectacle désolant, j'en suis sûre –, l'ami de ma tante nous a conduits chez les Rondio, qui nous ont accueillis chaleureusement. M. Rondio avait beau se considérer comme citoyen à part entière, il avait été durement traité par les Polonais qui nourrissaient instinctivement des sentiments de méfiance et de haine à l'encontre de la population d'origine allemande. C'est pourquoi lui et sa femme avaient décidé d'emménager dans un secteur allemand de la ville. Que nous soyons chez eux ne les inquiétait pas, car ils estimaient que personne ne les soupçonnerait de cacher des Juifs dans ce quartier. Après être restés enfermés si longtemps, nous étions « pâles comme la mort », selon l'expression de mon

père. Les Rondio ont donc suggéré que nous nous étendions par terre dans leur salle à manger, afin que le soleil puisse réchauffer nos visages et apporter de la couleur à nos joues. Ils nous ont nourris et nous ont donné le temps de nous remettre un peu des terribles épreuves que nous venions de traverser. Ils ont été bouleversés d'apprendre ce qui était arrivé à ma mère et ce que nous avons vécu au ghetto. Pourtant, malgré leur volonté de nous offrir un refuge et le fait que nous n'étions en sécurité nulle part, mon père croyait fermement que notre présence chez eux mettait leur sécurité, voire leur vie, en péril, ce qu'il ne pouvait accepter.

Mon père s'est donc adressé au D^r Lande, le pédiatre qui traitait les enfants des membres du syndicat de la fourrure. Ce dernier connaissait mes parents depuis ma naissance, et mon père était persuadé qu'il s'apitoierait sur notre sort. Il l'a supplié de me trouver une cachette en expliquant que je n'étais pas en sécurité avec lui, car il lui était impossible de travailler et de cacher les autres membres de la famille tout en s'occupant de moi. Le D^r Lande a accepté et promis de reprendre contact avec mon père quelques jours plus tard. Tenant parole, il m'a confiée aux soins de Hanka Rembowska, une artiste et illustratrice de livres pour enfants, une femme merveilleuse qui s'occupait déjà d'une autre fillette, Zosia; bien que d'origine non juive, la petite était orpheline de guerre. Hanka, qui souffrait de tuberculose, a veillé sur nous jusqu'à ce qu'elle soit trop malade pour continuer (les antibiotiques utilisés aujourd'hui pour traiter cette maladie n'étaient pas encore connus en 1942). Le D^r Lande nous a ensuite emmenées à environ 450 kilomètres de Varsovie, dans une ferme de Zakopane, ville située à l'extrême sud de la Pologne, au pied du massif des Tatras.

Les vagues souvenirs que je conserve de ma petite enfance remontent à l'époque où je vivais dans cette ferme. Juchée sur une colline surplombant la ville, la ferme hébergeait une importante communauté de religieuses, un prêtre et de nombreux enfants aveugles, tous des garçons¹. En ces temps très durs, la nourriture manquait et les pommes de terre constituaient l'essentiel de notre alimentation. Je me souviens de tous les enfants qui les peaient, assis en cercle. Comme ils étaient aveugles, les garçons faisaient de leur mieux, puis ils nous passaient les pommes de terre, à Zosia et à moi, pour que nous enlevions la peau qui restait. Nous les mettions ensuite dans le grand chaudron rempli d'eau et placé au milieu du cercle. La communauté possédait aussi une vache que j'aimais beaucoup. Je me souviens que je me rendais

au pré, en fin de journée, pour la chercher à l'heure de la traite. Je la tenais par la grosse corde passée autour du cou et je flattais son doux pelage. Son lait et le peu de beurre qu'on pouvait en tirer constituaient les seuls aliments sains auxquels nous avions accès. Je me souviens aussi d'être assise à une longue table rectangulaire au moment des repas, en compagnie de tous les autres enfants, des religieuses et du prêtre. Ce dernier prenait place tout au bout, avec moi à sa gauche. Il était le seul à recevoir un petit carré de beurre pour son pain. Il en tartinaient une tranche, la coupait en deux et me passait l'une des moitiés sous la table. Il n'y en avait pas assez pour tout le monde; j'avais de la chance. J'étais très petite pour mon âge, marquée à jamais par ces premières années de vie passées à souffrir de la faim et de la malnutrition.

Lorsque les nazis investissaient le village pour se réapprovisionner et piller tout ce qui était à leur goût, quelqu'un se dépêchait de gravir la colline pour avertir les sœurs. Cet empressement n'avait sans doute rien à voir avec la présence d'une enfant juive au **couvent**. Il était en effet important pour les sœurs de savoir que les nazis se trouvaient à proximité, car elles avaient le temps de dissimuler leurs biens de valeur, y compris la nourriture et les provisions de toutes sortes, avant qu'ils n'arrivent et ne les confisquent. Bien sûr, chaque fois que les nazis faisaient leur apparition chez nous, on me cachait, moi aussi. Si j'ai bonne mémoire, je me retrouvais alors au cœur des pâturages, dans un trou aménagé pour me dissimuler. Je m'y glissais, puis on recouvrait l'ouverture d'une planche que l'on camouflait avec des mottes de terre. J'y restais assise sagement jusqu'à ce que le danger soit passé. Curieusement, je ne me souviens pas d'avoir eu peur. J'ignore ce qu'on a bien pu me dire pour que je ne ressente aucune inquiétude. J'étais habituée à ne pas faire de bruit. Je ne sais trop comment, mais mes protecteurs ont trouvé le moyen de me rassurer, ce qui me semble incroyable aujourd'hui. Quand je me prends à imaginer mes enfants ou mes petits-enfants

¹ La ferme était liée à une œuvre caritative polonaise fondée en 1918 par Róża Czacka (mère Elzbieta), une religieuse aveugle, membre de la congrégation des sœurs franciscaines Servantes de la Croix (qu'elle a aussi fondée). L'œuvre, qui avait un couvent à Zakopane durant la guerre, possède aujourd'hui des établissements à Laski, en Pologne, ainsi qu'en Ukraine, en Italie, au Rwanda et en Afrique du Sud. Les religieuses se consacrent à l'éducation et au bien-être des enfants aveugles.



couvent Communauté chrétienne composée principalement de femmes ayant prononcé des vœux religieux. Le terme recouvre également le lieu de résidence de cette communauté.

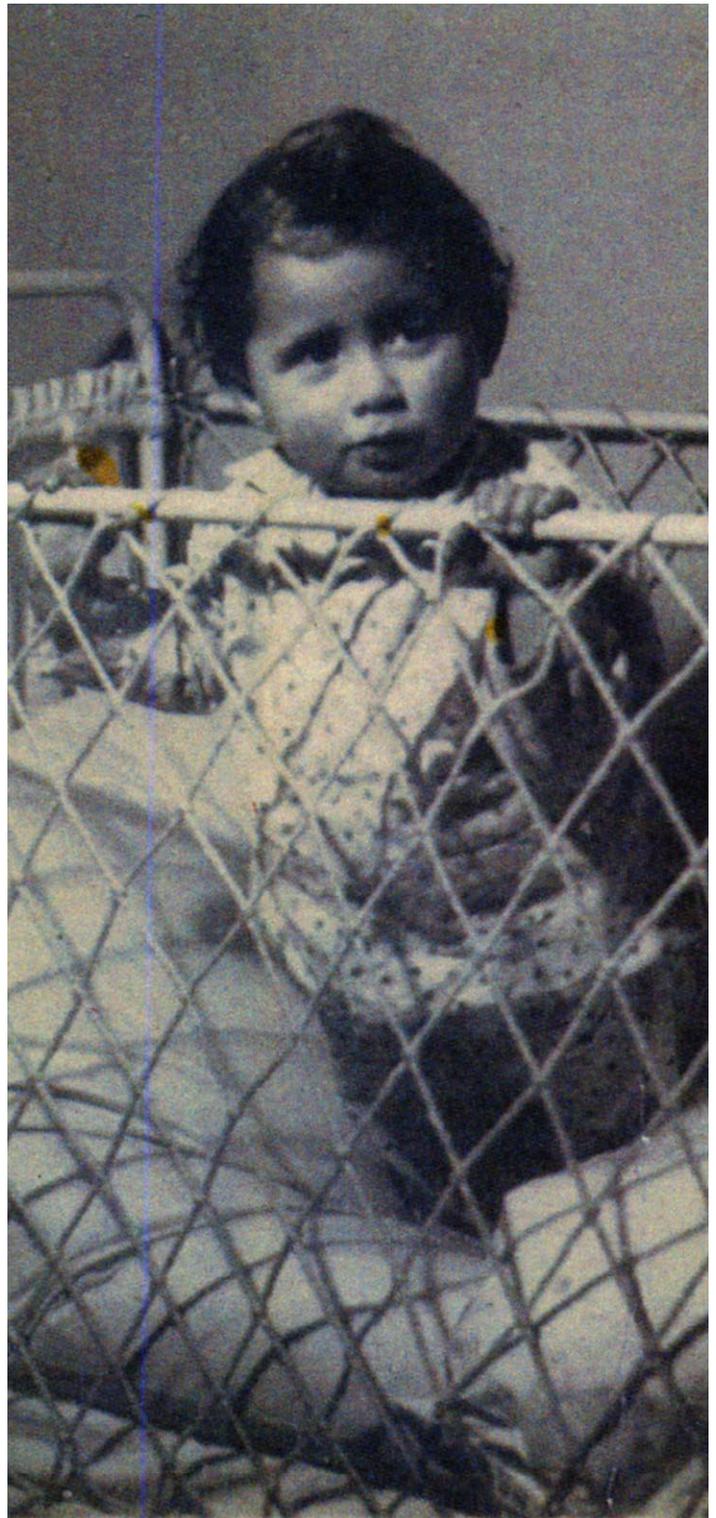
dans une situation semblable, je me dis avec angoisse qu'ils ne s'en seraient pas sortis sans séquelles psychologiques. J'ai vécu dans cette ferme trois années durant, jusqu'à la fin de la guerre.

Après le conflit, ma tante Sophie m'a trouvée sur une liste affichée par l'un des organismes chargés de consigner et de rassembler les noms des survivants. N'étant pas certaine qu'il s'agissait bien de moi, elle n'en a rien dit à mon père, préférant venir seule au couvent. Je ne me rappelle pas très bien cet épisode, mais les souvenirs que j'en garde ne correspondent pas à ceux de ma tante. Je la vois venir à ma rencontre à l'heure où je rentrais du pâturage avec ma vache bien-aimée. Selon sa version, elle m'aurait trouvée au couvent même. Je ne me rappelle pas mon départ avec ma tante, personne dont je ne me souvenais pas du tout. Par contre, je garde à l'esprit mon manque d'enthousiasme à l'idée de quitter cet endroit qui m'était désormais si familier et où je me sentais en sécurité. Mais je n'ai pas fait d'histoires, ce qui n'est guère surprenant car j'avais appris depuis longtemps à me tenir tranquille, à être une enfant docile. Selon Sophie, la première remarque que j'ai faite exprimait la grande chance que j'avais de posséder la vue, car les autres enfants étaient aveugles. Curieusement, je ne me souviens pas du tout du moment où j'ai retrouvé mon père, moment sans doute chargé d'émotion.

—

Après la guerre, nous avons vécu dans une ville du nom de Bielsko, aujourd'hui Bielsko-Biała. Mon père y était directeur d'une entreprise d'État spécialisée dans la teinture des fourrures. Il occupait un poste important et, à l'aune de l'époque, nous étions plutôt bien nantis, assez pour employer une femme de ménage, un chauffeur et d'autres domestiques. Bien sûr, dans ce temps, avoir un chauffeur n'équivalait pas au luxe que cela représente aujourd'hui. Presque tout le monde possédait une vieille automobile, rafistolée tant bien que mal, qui ne pouvait faire plus d'un kilomètre sans tomber en panne. Comme mon père était la personne la moins habile de ses mains qui soit, le chauffeur était essentiel si nous voulions avoir une voiture. Nous habitons un bel appartement avec tante Sophie qui avait perdu son mari durant la guerre. Je me souviens que ma tante était belle et qu'elle tentait de profiter au maximum de la vie, comme le faisaient d'ailleurs tous ceux et celles qui avaient survécu aux horreurs de la guerre. Ainsi se succédaient soirées, parties de cartes, excursions, fêtes et amis.

Même après la guerre, l'**antisémitisme** a continué de sévir en Pologne. Ainsi, comme il valait mieux taire



Eva, qui a entre 8 et 10 mois. Ghetto de Varsovie (Pologne), vers 1940. Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper



antisémitisme Préjugés, discriminations, persécutions ou haine à l'encontre du peuple juif, de ses institutions, de sa culture et de ses symboles.



Eva, âgée de 7 ans, après la guerre. Bielsko (Pologne), 1947.
Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper

nos origines juives, nous utilisons le nom d'emprunt auquel mon père avait eu recours durant la guerre: Kornacki. Je fréquentais une école où l'on enseignait notamment le **catéchisme** et j'ai fait ma **première communion** à l'âge de 6 ans. J'allais me confesser toutes les semaines, et j'en ressortais avec le sentiment d'être purifiée. Comme mon père ne fréquentait jamais l'église, je m'y rendais avec notre femme de ménage que j'aimais beaucoup.

En 1948, mon père a rencontré une femme prénommée Barbara et il s'est remarié. Alors que nous étions sur le point d'immigrer au Canada, il a dû se démener pour lui procurer un passeport et un visa de sortie (il avait déjà fait les démarches nécessaires pour nos deux passeports avant son mariage). Pour lui, il ne faisait aucun doute que la vie des Juifs en Pologne continuerait d'être difficile; je suis persuadée qu'il en avait assez de vivre sur ses gardes en permanence.

Ce n'est qu'une fois à bord du transatlantique que mon père m'a révélé que j'étais Juive. Avant, il aurait été trop dangereux de dévoiler ce secret à une enfant si jeune. Comme on m'avait enseigné à l'école que les Juifs avaient crucifié Jésus et qu'ils incarnaient le Mal, j'ai été horrifiée d'apprendre que je faisais partie du groupe. J'ai mis des années à m'habituer à cette



catéchisme Résumé dogmatique de la morale chrétienne présenté sous la forme de questions et réponses, utilisé pour enseigner les principes de la foi.

première communion Cérémonie catholique par laquelle l'enfant, vers l'âge de 7 ou 8 ans, consomme pour la première fois le pain et le vin consacrés à la fin de la messe.

idée, et beaucoup d'autres encore, avant de pouvoir me sentir fière de mes origines et de mon patrimoine religieux et culturel.

Après une période initiale d'adaptation, passée à assimiler une nouvelle langue et une nouvelle culture, j'ai commencé à me sentir canadienne, aussi canadienne que tous mes amis. Ma jeunesse et mon talent pour les langues m'ont permis de parler anglais sans accent polonais, et le souvenir de ma vie en Pologne a commencé à s'estomper de plus en plus.

Mes parents évoquaient rarement l'Holocauste et ce qu'ils avaient vécu durant la guerre. Ils ne voulaient pas me perturber et souhaitaient que je grandisse sans porter le fardeau de ces horribles souvenirs. De mon côté, je posais peu de questions, et les quelques histoires qu'ils racontaient ne m'intéressaient pas. Je savais que dès qu'ils évoquaient la guerre, mes parents se mettaient à souffrir de cauchemars et d'insomnie. Je suis certaine que le spectre de l'Holocauste les hantait en permanence même si j'en entendais très peu parler. Malgré ces précautions, l'Holocauste, la perte de ma mère et les privations de cette période de guerre ont eu un profond impact sur moi et ma famille, et même sur mes enfants et mes petits-enfants. Ma fille cadette, Felisa, qui porte le nom de ma mère, s'intéresse vivement à cette partie de notre histoire, depuis qu'elle est toute petite. Devenue jeune femme, Felisa a tenu à connaître les histoires qui s'y rapportaient, même si elles étaient tout aussi difficiles à entendre qu'à raconter. J'avais un oncle et une tante qui passaient leur temps à

parler des années de guerre. Felisa souhaitait ardemment que je l'accompagne en Pologne pour retracer l'histoire de notre famille. Je n'avais aucune envie de retourner dans ce pays dont je ne conservais pas de bons souvenirs. Je ne vouais aucune affection aux Polonais et ne manifestais aucun désir de faire des recherches sur ces années de terreur.

Mais en 1998, la **Fondation de la Shoah** à USC (USC Shoah Foundation) – une organisation mise sur pied par Steven Spielberg dans le but de conserver la mémoire vivante des rescapés – m'a contactée pour me proposer d'enregistrer sur vidéo mes expériences durant la guerre. C'est à la suite de cette demande que s'est amorcé mon retour vers cette page de mon histoire. Pour me préparer à la séance d'enregistrement, j'ai visionné les vidéos que mon père avait réalisées environ six mois avant sa mort, en réponse à mes supplications. Il y racontait notamment comment j'avais été sauvée, retraçant du mieux qu'il le pouvait, avec grande difficulté, les événements et les horreurs de cette époque. Ces vidéos constituent la matière première de la présente chronologie.

En me préparant à témoigner à mon tour, j'ai commencé à réfléchir à mon vécu d'enfant rescapée, d'enfant cachée. Mon intérêt pour cette période de ma vie s'est ravivé et j'ai décidé de m'engager dans le travail de transmission des récits de l'Holocauste à Montréal, d'abord au sein de l'établissement dont j'étais la directrice, la Jewish People's and Peretz Schools (formé de deux écoles élémentaires jumelées), puis à la Hebrew Foundation School. En 2003, lors d'une fête de famille organisée à l'occasion de la **bar-mitsvah** de Sam, le fils de mon cousin David, mon cousin Joseph, sa femme, Edith, mon mari, Harvey, et moi avons évoqué l'idée d'un voyage en Pologne. Comme ma fille Felisa souhaitait vivement l'effectuer avec moi, ce projet a fini par prendre forme : mes cousins, mon mari et moi passerions deux semaines à retracer nos origines, après quoi ma fille viendrait me rejoindre, et nous continuerions durant 12 jours à explorer mon passé et celui de notre famille.

Le soir précédant notre départ, le 23 août 2005, j'ai assisté à une réunion organisée par l'Auberge Shalom pour femmes, un organisme où je siège au conseil d'administration et au comité exécutif. En m'asseyant à côté d'une ancienne collègue, je lui ai confié que j'espérais que la réunion serait brève, car je partais le lendemain pour un séjour d'un mois qui me mènerait à Prague, à Budapest et en Pologne. Surprise, elle m'a répondu qu'elle projetait elle aussi un voyage en Pologne en octobre. C'est alors qu'elle m'a parlé d'un Américain, Yale Reisner, qui était directeur de l'Institut



Fondation de la Shoah [nom complet : USC Shoah Foundation – Institute for Visual History and Education] Fondation créée en 1994 par le réalisateur Steven Spielberg à la suite de la sortie de son film *La Liste de Schindler*. Elle a pour mission d'enregistrer et de préserver les témoignages de survivants de la Shoah (Holocauste) catalogués ensuite dans des archives audiovisuelles. En 2006, la Fondation s'est associée à l'Université de la Californie du Sud, et depuis 2013, elle a étendu ses attributions et recueille les témoignages de survivants d'autres génocides. La Fondation dispose aujourd'hui de plus de 55 000 témoignages vidéo. En plus d'avoir créé un Centre de recherche sur le génocide, elle développe des programmes éducatifs.

bar-mitsvah [hébreu: fils à qui s'appliquent les commandements] Âge auquel, dans la tradition juive, les garçons répondent désormais de leurs actes et prennent part aux offices et rituels de la synagogue en tant qu'adultes. Les garçons atteignent traditionnellement cette majorité religieuse à l'âge de 13 ans.

historique juif de Varsovie. J'ai noté son numéro de téléphone, mais je ne croyais pas avoir besoin de son aide car j'avais mené des recherches sur Internet et trouvé un couvent à Zakopane qui me paraissait correspondre à celui où j'avais été cachée. J'avais même pris rendez-vous avec une des religieuses.

En arrivant à Varsovie, j'ai tout de même décidé de téléphoner à Yale Reisner et je lui ai raconté brièvement mon histoire. Comme il tenait à me rencontrer, mon mari et moi nous sommes rendus jusqu'à l'Institut. Le directeur était occupé au moment où nous sommes arrivés, mais nous avons décidé de l'attendre et d'en profiter pour visiter le musée juif, hébergé également dans les anciens locaux de la bibliothèque publique juive de Varsovie. Au bout de quelques heures, nous avons finalement rencontré M. Yale. J'ai repris mon récit, de façon plus détaillée cette fois, expliquant notamment que si je gardais un souvenir vague de cette époque, je me rappelais très bien qu'il y avait des enfants aveugles au couvent. Il a alors bondi de son siège pour aller prendre un ouvrage dans sa bibliothèque. Il s'agissait de la version polonaise de la thèse de doctorat de Ewa Kurek, publiée sous le titre *Your Life Is Worth Mine: How Polish Nuns Saved Hundreds of Jewish Children in German-Occupied Poland, 1939–1945* (Votre vie vaut la mienne: comment des religieuses polonaises ont sauvé des centaines d'enfants juifs en Pologne sous occupation allemande). Feuilletant les pages du livre, il est arrivé au paragraphe suivant:

Congrégation des sœurs franciscaines Servantes de la Croix: ordre polonais fondé en 1918 avec pour objectif de porter assistance aux aveugles. En 1939, 106 religieuses travaillaient dans 18 maisons pour aveugles. À Zakopane, sœur Klara Jaroszyńska a sauvé la vie d'une petite fille juive.

Nous étions tous sans voix! Cela ne pouvait être que le bon couvent, et la petite fille ne pouvait être que moi!

Munie du numéro de téléphone de la congrégation à Varsovie, j'ai essayé dès le lendemain de les joindre, mais en vain. Mon mari est retourné à Montréal, et en attendant l'arrivée de ma fille, j'ai tenté à nouveau de contacter quelqu'un au couvent. J'ai fini par parler à une religieuse du nom de Jana Pawła, qui se trouvait à Laski, un village situé à 25 kilomètres de Varsovie. Laski est la maison mère de la congrégation, où l'on continue encore aujourd'hui à prendre soin de 300 enfants aveugles. J'ai expliqué brièvement la raison de mon appel à sœur Jana Pawła et je lui ai demandé, sans trop d'espoir, s'il était possible que quelqu'un ayant

œuvré à Zakopane durant la guerre soit toujours de ce monde. Accueillant ma question avec bienveillance et intérêt, elle m'a fait part d'une nouvelle extraordinaire: sœur Klara, âgée de 94 ans, était bien en vie et se trouvait à Laski même! Pour la deuxième fois en deux jours, j'étais sans voix, ce qui ne m'arrive pas souvent. La nouvelle m'a littéralement coupé le souffle. Ma respiration retrouvée, je me suis enquis de l'état de santé de ma bienfaitrice. Sœur Jana Pawła m'a alors expliqué que sœur Klara était désormais aveugle elle-même, mais qu'elle avait toute sa tête et toute sa mémoire, sans compter qu'elle n'avait rien perdu de son sens de l'humour. Très heureuse de ces bonnes nouvelles, j'ai demandé si nous pouvions organiser une rencontre à Laski le jour même, le 8 septembre 2005. Quand Felisa m'a rejointe, elle a eu du mal à croire ce qui arrivait! Nous étions toutes deux très excitées.

Nous avons rencontré sœur Jana Pawła devant la belle chapelle du couvent, nichée dans un site boisé et verdoyant, rempli de parterres de fleurs. Nous avons pénétré dans la petite église où la sœur a récité une brève prière puis nous a conduites à la maison où résidait sœur Klara, désormais dépendante et aidée par d'autres religieuses qui prenaient soin d'elle. Soutenue par sœur Rut, sa bonne amie et l'archiviste de la congrégation, sœur Klara a tendu les bras pour m'embrasser. Je me suis approchée d'elle, et nous nous sommes étreintes. Tout le monde pleurait. Je l'ai ensuite aidée à se diriger vers un banc, nous nous sommes assises en nous tenant enlacées, puis elle a commencé à parler, à évoquer ces années terribles.

Elle se souvenait parfaitement bien de moi, un souvenir ému et empreint d'affection. Elle revoyait cette petite fille toute menue, les cheveux bruns, le regard vif, à laquelle elle s'était attachée sur-le-champ. Elle se rappelait que j'étais arrivée au couvent suite à sa rencontre avec Hanka Rembowska, qu'elle connaissait déjà. Hanka l'avait suppliée de prendre les petites filles dont elle avait la charge, car elle était trop malade pour continuer à s'en occuper. Je tenais la main de Hanka pendant qu'elle s'entretenait avec sœur Klara mais bien vite, je l'ai lâchée pour m'élancer vers la religieuse que j'ai agrippée en lui demandant de me prendre dans ses bras. Elle m'a soulevée et je me suis blottie contre son épaule. Sœur Klara, qui m'a raconté ces faits, m'a dit qu'après cela elle ne pouvait tout simplement pas refuser. Puis sœur Klara a continué à évoquer le passé, corroborant les souvenirs vagues que je garde de cette époque, ajoutant des détails qui m'étaient jusqu'alors inconnus. Son récit m'a beaucoup émue. Ces trois années passées au couvent constituaient un trou noir dans ma mémoire. Je ne connaissais personne

susceptible de me dire ce qui s'était passé ni de me décrire comment la petite fille de trois ans que j'étais avait vécu dans ces terribles conditions.

Sœur Klara se rappelait que j'avais la taille d'un enfant de deux ans, que j'étais vive, intelligente et que j'aimais rendre service. J'étais apparemment très affectueuse avec les autres enfants, tous aveugles à l'exception de Zosia et des trois nièces de sœur Klara. J'étais la plus jeune des enfants dont les religieuses avaient la charge, et la préférée de tous.

Si sœur Klara a confirmé beaucoup de mes souvenirs, elle en a aussi corrigé quelques-uns. Dès qu'elle apprenait que les nazis se trouvaient dans les environs, si elle en avait le temps, elle me cachait effectivement dans un trou, mais il avait été creusé dans le sol en terre battue de la cave. Elle se servait d'une planche et d'un matelas pour le recouvrir et plaçait une petite table sur le tout. Lorsque le temps manquait, elle me mettait au lit avec sa petite nièce; l'enfant, ses deux sœurs et leur mère (la sœur de Klara) avaient trouvé refuge au couvent pour échapper aux bombardements à Varsovie. Des trois nièces, deux étaient blondes, mais la troisième avait les cheveux plus foncés, un peu comme les miens. Elle et moi nous cachions sous les couvertures et faisons semblant de dormir jusqu'à ce que tout danger soit écarté.

J'ai demandé à sœur Klara comment elle avait trouvé le courage de mettre en péril la vie de tant de personnes – les autres enfants, les religieuses, sa propre sœur et ses nièces – pour sauver une seule petite fille. Elle m'a répondu: «C'était un impératif, une évidence. Dieu t'avait envoyée à moi, alors je n'avais pas vraiment le choix.» C'était si simple et à la fois si courageux. Elle m'a confié avoir eu très peur à de nombreuses reprises. Elle a ajouté qu'elle me portait ordinairement dans ses bras, parce que j'étais si menue, et que dès que quelqu'un approchait, elle me demandait de me blottir dans le collet de fourrure de son manteau et de faire semblant de dormir. Je portais toujours un chapeau pour couvrir mes cheveux foncés quand nous nous trouvions à l'extérieur du couvent. Sœur Klara m'a dit que sachant d'instinct reconnaître le danger, j'obéissais toujours aux consignes. Dans une des lettres qu'elle m'a envoyées après notre rencontre, elle m'a écrit qu'elle m'a aimée dès qu'elle a posé les yeux sur moi. Les moments où elle m'avait dans ses bras, m'expliquait-elle, étaient des moments de paix car elle avait le sentiment que, lorsque j'étais blottie contre elle, elle pouvait me protéger de tout.

J'ai l'impression qu'on m'a donné la vie à quatre reprises: quand je suis née; quand ma mère m'a fait passer de mains en mains pour m'extraire du train

allant à **Treblinka**; quand j'ai survécu à la dysenterie; et quand sœur Klara a accepté de me cacher.

Le miracle de mes retrouvailles avec sœur Klara résulte de tant de coïncidences, de tant de coups de chance! Et si je n'avais pas assisté à cette réunion où l'on m'avait parlé de Yale Reisner? Et si, pour une raison ou une autre, je n'avais pas décidé d'attendre quatre heures pour le voir à l'Institut? Je crois aujourd'hui que tous ces événements étaient vraiment *beshert*, que j'étais destinée à les vivre.

J'ignorais totalement que non seulement j'avais eu la chance de trouver refuge et protection au couvent, mais que j'y avais été vraiment choyée. Durant cette visite si émouvante à sœur Klara, j'ai eu le sentiment d'avoir enfin trouvé la pièce manquante de ma vie. La douce gentillesse de sœur Klara et son beau sourire lorsqu'elle évoquait mon séjour au couvent ont été tout aussi précieux que déterminants pour moi. La présence de ma fille, qui a pris des photos et pleuré avec nous, a été un cadeau de plus pour nous deux. Je suis persuadée que les gestes d'amour et de bonté que m'ont prodigués sœur Klara et les autres religieuses durant la guerre ont grandement contribué à faire de moi la personne que je suis aujourd'hui. Après la perte de ma mère et la séparation d'avec mon père, ce sont les sœurs qui m'ont appris ce qu'aimer et être aimée signifiaient. C'est un cadeau que je chéris et dont je bénéficie chaque jour de ma vie.

Le 10 octobre 2007, sœur Klara et 53 autres Polonais ayant contribué à sauver des vies juives ont été honorés par le gouvernement polonais lors d'une cérémonie spéciale au Grand Théâtre de Varsovie². Le président

² Sœur Klara a officiellement été reconnue par Yad Vashem comme «Juste parmi les Nations» en 1981.



Treblinka Camp de la mort établi par les nazis en 1942 à environ 80 kilomètres au nord-est de Varsovie, en Pologne sous occupation allemande. Treblinka fut le troisième camp construit spécialement pour la mise en œuvre de l'Aktion Reinhard, dont l'objectif était l'assassinat systématique des Juifs vivant en Pologne occupée. Les premières déportations de masse vers Treblinka ont commencé le 22 juillet 1942 depuis Varsovie. En août 1943, des centaines de prisonniers ont réussi à s'évader au cours d'une révolte organisée par des détenus; la majorité d'entre eux ont toutefois été capturés et assassinés. Le camp a été démantelé à l'automne 1943. Environ 900 000 Juifs et un nombre demeuré indéterminé de Polonais, de Roms et de prisonniers de guerre soviétiques y ont été tués.

polonais a personnellement remis une médaille d'honneur à chaque récipiendaire. Le directeur de **Yad Vashem** était présent, ainsi que de nombreux dignitaires du corps diplomatique. Deux chœurs d'enfants ont chanté, l'un composé de jeunes élèves d'écoles polonaises, l'autre, d'enfants israéliens. À cette époque, 800 Polonais ayant reçu le titre de « **Juste parmi les Nations** » étaient encore en vie sur les quelque 6 000 à qui cette distinction avait été décernée. Bien sûr, ils étaient tous très âgés. Quand j'ai parlé à sœur Klara quelques jours avant la cérémonie, elle m'a dit, avec son humour pince-sans-rire : « Moi qui ai toute ma vie été une personne simple et humble, voilà que dans mon grand âge, on m'élève au rang d'héroïne ! » Quel dommage que des gens comme sœur Klara, qui ont agi en héros en dépit des terribles dangers qui les menaçaient, eux et leur entourage, aient dû attendre 60 ans avant d'être honorés. Mais mieux vaut tard que jamais !

Le 20 octobre 2010, ma très chère sœur Klara est morte en paix chez elle, entourée de sa famille et de ses amis. Elle n'a pas souffert longtemps. Son décès a laissé un immense vide dans mon cœur, mais je chérirai éternellement les cinq années que nous avons eues ensemble, cette relation profonde qui s'est tissée à distance, les quatre visites que je lui ai rendues et nos fréquentes conversations téléphoniques qui ont permis de garder bien vivant cet amour que nous

avons l'une pour l'autre. Je remercie également sœur Rut Wosiek, l'amie de sœur Klara et la mienne, qui a rendu ces appels téléphoniques possibles et qui a organisé chaque visite depuis 2005.



Yad Vashem Centre commémoratif officiel de la Shoah (l'Holocauste) pour l'État d'Israël. Établi en 1953, il rassemble la plus importante documentation sur l'Holocauste du monde entier. Yad Vashem, également appelé l'Institut international pour la mémoire de la Shoah, a pour mission de perpétuer le devoir de mémoire, d'éduquer le public et de mener la recherche sur l'Holocauste. Le complexe de Yad Vashem à Jérusalem comprend des musées, des sculptures, des expositions, des centres de recherche ainsi que le Jardin des Justes parmi les Nations.

Juste parmi les Nations Distinction accordée par Yad Vashem, l'Institut international pour la mémoire de la Shoah à Jérusalem, en hommage aux non-Juifs qui ont risqué leur vie pour sauver celle de Juifs durant la Shoah (Holocauste). Une commission, créée en 1963, a pour fonction de décerner ce titre. Il n'est accordé que si les actions de la personne nommée répondent à certains critères et que le récit des faits est corroboré par des recherches approfondies. La personne ainsi honorée reçoit une médaille assortie d'un certificat, et son nom est inscrit sur le Mur d'honneur du Jardin des Justes à Jérusalem.



Eva et sœur Klara Jaroszyńska, le jour de leurs retrouvailles. Laski (Pologne), le 8 septembre 2005. Fondation Azrieli, avec l'aimable autorisation de Eva Kuper

ACTIVITÉ 1

PARCOURS DÉCOUVERTE SUR LA BIOGRAPHIE DE L'AUTRICE EVA KUPER

Lis les mémoires de Eva, *Un phare dans la nuit*, pour trouver les réponses aux questions suivantes :

1. Les parents de Eva sont nés dans la ville de _____, en Pologne, où _____ de la population était juive.

2. Pourquoi le père de Eva est-il allé étudier à l'étranger, dans une université située en _____ ?
Pourquoi la mère de Eva n'a-t-elle pas pu travailler comme _____ en Pologne ?

3. Eva est née le 19 février _____. Plus tard cette même année, au mois de _____, la fillette et les siens ont été forcés de s'installer dans le ghetto de Varsovie. Dans tes propres mots, raconte comment Eva décrit les conditions de vie au ghetto.

4. Les nazis ont commencé à déporter les Juifs du ghetto à l'été 1942. Comment Eva a-t-elle échappé à ce sort ?

5. Après s'être rétablie de la _____, une maladie grave, Eva et son père se sont échappés du ghetto en passant par les égouts. Qui les a aidés à s'évader ?

6. Eva a d'abord trouvé refuge auprès d'une femme nommée _____ , avant d'être cachée dans un couvent situé dans la ville polonaise de _____. Qui prenait soin de Eva et des autres enfants au couvent ?

7. Après la guerre, Eva a été retrouvée par sa tante _____. Désormais réunie avec son père, Eva a vécu avec sa tante et ce dernier dans la ville de _____ , en Pologne.

8. En 19 _____ , le père de Eva s'est remarié et l'année suivante, ils ont immigré au _____. Pendant le voyage, le père de Eva lui a révélé un secret important concernant leur identité. Que lui a-t-il dit et comment a-t-elle réagi ?

9. En 1998, Eva a été contactée par une organisation appelée _____ afin de partager les expériences qu'elle avait vécues pendant l'Holocauste. Dans quelle mesure le fait de revenir sur son passé a-t-il affecté sa vie ?

10. En septembre 2005, Eva est retournée en Pologne et a retrouvé une figure importante de son passé. Qui a-t-elle rencontré ?

ACTIVITÉ 2

ANALYSE DE SOURCES PRIMAIRES : LE GHETTO DE VARSOVIE EN PHOTOGRAPHIES

Relis tout d'abord les pages 7 à 10 des mémoires de Eva. Examine ensuite ces photographies prises dans le ghetto de Varsovie qui illustrent les thèmes décrits par Eva dans ses mémoires. Réponds ensuite aux questions suivantes :

PHOTOGRAPHIE 1



File de personnes devant une soupe populaire dans le ghetto. Varsovie (Pologne), vers 1940-1943.
Archives photographiques de Yad Vashem, Jérusalem, FA33/1867

1. Décris la photographie.

2. Quels événements propres à l'histoire de l'Holocauste se déroulaient quand cette photographie a été prise ?

3. À quel(s) passage(s) des mémoires de Eva cette photographie te fait-elle penser ? Pourquoi ?

4. Quelles questions te viennent à l'esprit quand tu regardes cette photographie ?

PHOTOGRAPHIE 2



Déportation de Juifs du ghetto de Varsovie à bord de **wagons à bestiaux**. Varsovie, Pologne, vers 1942–1943.
Archives photographiques de Yad Vashem, Jérusalem, 1605/23

1. Décris la photographie.



wagons à bestiaux Wagons de marchandises utilisés pour déporter les Juifs vers les camps de concentration et les camps de mise à mort. Les chemins de fer européens ont joué un rôle logistique central dans la manière dont les nazis, sous couvert de « réinstallations », ont acheminé des millions de Juifs de toute l'Europe vers des centres de mise à mort situés en Pologne, alors sous occupation allemande. Dans ces wagons, généralement longs de 10 mètres, plus de 100 personnes étaient entassées dans des conditions épouvantables, ne disposant ni d'eau, ni de nourriture, ni de sanitaires. Beaucoup de Juifs, déjà affaiblis par des conditions de vie misérables, mouraient d'asphyxie ou de maladie durant le trajet, avant même d'arriver aux camps.

2. Quels événements propres à l'histoire de l'Holocauste se déroulaient quand cette photographie a été prise ?

3. À quel(s) passage(s) des mémoires de Eva cette photographie te fait-elle penser ? Pourquoi ?

4. Quelles questions te viennent à l'esprit quand tu regardes cette photographie ?

ACTIVITÉ 3

FICHE D'ACTIVITÉ SUR LES SAUVEURS

De nombreuses personnes ont aidé Eva à survivre. Dans la première colonne se trouve une liste de ceux et celles qui ont contribué à la sauver, y compris sa famille et ses amis, ainsi que des inconnus. Remplis le tableau ci-dessous avec des informations sur les personnes qui ont sauvé Eva et sur ce qu'elles ont fait pour l'aider.

NOM	RELATION AVEC EVA	NATURE DU SAUVETAGE
Famille Rondio		
Regina		
Sophie Kuper		
Dr. Lande		
Hanka Rembowska		
Sœur Klara et les religieuses de la congrégation des sœurs franciscaines		

1

**Que remarques-tu chez les personnes qui ont aidé Eva ?
Ont-elles quelque chose en commun ?**

2

Selon toi, pourquoi ces personnes ont-elles risqué leur vie pour sauver Eva ?

ACTIVITÉ 4

QUESTIONS À DISCUTER EN ÉQUIPE

1

Selon toi, en quoi le titre *Un phare dans la nuit* illustre-t-il l'expérience vécue par l'autrice ?

2

Comme Eva était une très jeune enfant pendant l'Holocauste, elle n'a que des souvenirs limités de cette période. Comment a-t-elle appris ce qui lui était arrivé, ainsi qu'à ses proches, pendant l'Holocauste ?

3

Très jeune, Eva a été séparée de son père et confiée à des religieuses catholiques qui l'ont protégée pendant l'Holocauste. En quoi les moments passés dans cet environnement catholique ont-ils affecté sa vie ?

4

En quoi les connaissances acquises lors de la lecture du témoignage de Eva vont-elles affecter ta vie ? Ces connaissances sont-elles spécifiques à l'histoire de l'Holocauste, ou ont-elles une portée universelle ?

